

Discours du 11 novembre 2009

« Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Nous célébrons aujourd'hui le souvenir d'une classe d'âge, celles des hommes nés, pour leur malheur, dans la dernière décennie du 19^e siècle ; une période qui s'appela elle-même « la belle époque » pressentant peut-être qu'elle ne durerait pas.

Bien sûr, le 11 novembre, et c'est humain, tend à s'effacer des mémoires.

Pourtant il faut y réfléchir car le respect dû aux morts existe ; il est ancré dans la culture des hommes.

Que signifie un monument aux morts ? Tout le monde meurt après tout. Mais pas à vingt ans, pas à des centaines de kilomètres de sa ville, pas dans la boue, et surtout pas par paquet de mille pour la défense ou la reconquête d'un vague champ sur lequel plus rien ne pousse.

Toutes ces souffrances s'expriment sur le monument aux morts de chaque commune et n'ont, pour être ranimées dans les esprits, que quelques instants dans une journée d'automne.

Avec tout le recul que nous permettent d'avoir les 95 années écoulées depuis 1914, c'est sans aucun doute la plus triste victoire de toute notre histoire. En effet peut-on parler de victoire lorsque l'on sait qu'un quart des hommes de 18 à 35 ans sont morts dans ce conflit ?

Peut on parler de victoire lorsque l'on sait que cette guerre a définitivement démontré à l'humanité que le progrès auquel elle faisait confiance pour l'amener vers le bonheur pouvait être aussi le moyen de tuer, de mutiler, de détruire plus loin, plus fort et plus vite ?

Une victoire certes, mais la victoire d'un peuple meurtri, d'un pays à l'économie brisée par le manque de main d'œuvre, où les drapeaux multicolores des alliés vainqueurs dissimulent mal le noir des familles endeuillées.

Il est assez instructif de lire les journaux de la victoire et des années qui suivent, journaux que bien des familles françaises conservent dans leurs greniers.

Nous connaissons la teneur des articles qui les composent, tout n'est que gloire, sacrifice, patriotisme.

Vous passez quelques pages, vous arrivez à ce qu'on appelait alors la réclame, et que l'on appelle aujourd'hui la pub : toute une industrie florissante de la prothèse, du bras artificiel, et du fauteuil roulant s'y donne rendez vous.

Ces pages, on peut le dire, parlent mieux de la guerre que tout le chauvinisme du plus grand écrivain des tranchées, du plus grand poète de la baïonnette et du fusil, exaltant les valeurs militaires, et la grandeur du sacrifice et du devoir, à une jeunesse d'Europe qui n'en peut plus.

Nul ne peut dire sans l'avoir vécue la somme de souffrances du soldat de la Grande Guerre, nul ne peut imaginer la guerre des tranchées sans l'avoir faite, et les mots sont bien faibles.

Le 11 novembre, c'est décidément de l'histoire et plus jamais de l'actualité.

Aujourd'hui, il n'y a plus de témoin de cette horrible guerre.

Le travail de l'historien ne consiste pas, je pense, à justifier les erreurs des hommes, mais à rendre justice aux victimes de ces erreurs, les obscurs, les petits, dont la mort ne signifie qu'une unité de plus à la colonne des pertes de chaque bataillon, de chaque armée, de chaque guerre.

Tenter aussi d'expliquer comment ces victimes ont résisté, comment nos grands parents d'alors ont trouvé les forces pour tenir les espaces ravagés de notre terre.

Le travail de l'historien, c'est d'expliquer l'héroïsme inexplicable de ces hommes, d'expliquer comment trouver la force de lutter quand une offensive quotidienne se solde par des pertes humaines inconnues dans l'histoire.

Expliquer comment les soldats de France n'ont pas cédé au désespoir en voyant les villes de l'arrière se remplir graduellement de béquilles, de cannes blanches et d'invalides.

Expliquer comment, en subissant quatre années durant tout ce que la haine, la violence, la force brute et la technique mêlées peuvent faire sur le corps et sur l'âme de l'homme.

On peut encore parfois trouver la force d'être un soldat obéissant et discipliné, un brave poilu qui ne songe ni à la désertion ni à la révolte.

Expliquer que l'on peut vaguement penser qu'il y a un avenir sur une terre lacérée par la guerre, quand l'horizon s'arrête à quelques dizaines de mètres, dans un infranchissable réseau de fils de fer barbelés.

Expliquer que, sous une grêle de métal qui fait successivement disparaître les compagnons qui réconfortaient et rassuraient un peu malgré tout, on reste pendant des mois un homme, essayant de se recréer une sorte de famille provisoire avec ses semblables, au même destin, aux histoires identiques, aux blessures analogues. Expliquer que, dans cette situation, dans cette furie meurtrière et dans ces paysages, certains de nos aïeux pensaient quand même au futur, et se construisaient les humbles projets d'avenir qui aident à oublier l'instant présent.

Quelles ressources ont ils trouvées pour résister à tant d'épreuves, pour ne pas tous devenir fous, pour ne pas tous planter leurs fusils dans la terre et pour ne pas (osons le dire) retourner leurs armes contre ceux qui leur donnaient les ordres insensés d'attaquer.

Aujourd'hui il ne s'agit plus de commémorer de la gloire, du courage et de l'héroïsme il s'agit ici de se souvenir de la souffrance des nôtres, du malheur aveugle de ces années qui frappa tout le monde.

Il s'agit d'éduquer, de prévenir, de répéter sans cesse et partout que la guerre n'est pas une belle aventure. La guerre dont nous n'avons, pour prévenir l'éventuel retour, que la mémoire, une mémoire dont on doit, en ce jour du 11 novembre, partout en France, raviver le souvenir, les héros, les victimes, nos malheureux parents du 20e siècle, martyrs de leur époque, dont le destin terrible a peut être contribué, seul point positif de tant d'horreurs, à créer les conditions de la paix du présent.

Vive la République, vive la France et Vive l'Europe

Je vous remercie de votre attention »

Pascal Montécot
Maire de Pélissanne
Le 11 novembre 2009